



présente

Mémoire

une nouvelle inédite

de

Isabelle Vieville-Degeorges

© Isabelle Vieville-Degeorges 2021

Nous étions vous et nous étions vivants.

Nous nous aimions, nous nous battions, nous jouissions d'une vie sans début ni fin.

Nous sommes morts à présent.

Nous marchons dans l'invisible à vos côtés et nos pas résonnent à l'égal des vôtres.

Mais vous ne nous entendez pas.

Vous ne voulez plus de vos mémoires.

Déjà nous nous affaiblissons, diffractés.

Aux premiers temps tout n'était que silence. Puis vint la vibration. L'intensité des couleurs, la force neuve des sons. Nous vivions de l'humus végétal, de la lumière sonore de l'eau en rideau des cascades, de la mutabilité des rivières, du rire des sources. Je me souviens de la brume numineuse coulant sous les fougères, planant sur le miroir des lacs.

Nous n'avions ni commencement ni fin, nous étions.

Nous étions là quand des ors bruns de la glaise ont émergé les pierres et – du battement lent de leur cœur – Sa présence, que nous ne savions pas encore et qui précédait la vôtre.

Du creux des vallons monta alors le fracas d'une onde sismique et l'on vit arriver un pur-sang au grand galop puis un autre et encore un autre et de plus en plus. Des hardes entières se ruaient vers nous comme le sang dans vos veines se rue vers votre cœur. Ils étaient innombrables et magnifiques. Bruns, noirs et blancs, ils étaient la Vie. Extraordinaire et sauvage. Derrière eux qui nous dépassaient, nous L'avons vue enfin. Elle qui les envoyait, bras ouverts devant Elle, leur ouvrant le passage alors même qu'ils déferlaient labourant le sol. Elle se tenait là, dans sa Présence de granit doux et vivant. Elle ne sourit pas mais il y a en elle un sourire immuable. Écoutez si vous le pouvez encore, Enraciné au plus profond de la Terre, le battement puissant et calme de son cœur résonne jusque dans le vôtre. Elle est le Centre du monde. Nous la regardions. Elle, qui nous voyait, embrassait tout aussi derrière et devant nous. Elle abaissa doucement les bras, le flot commença de se tarir comme nous comprenions enfin, que nous venions d'être traversés par les chevaux du Temps qui passaient d'un monde à l'autre, l'ouvraient à l'avant et l'après.

Ils vous annonçaient, et nous ne le savions pas.

Ils faisaient de nous une mémoire flottante et nous ne le savions pas.

Vous arriviez.

Et votre vitalité fit de nous des ombres derrière son voile. Rappelez-vous ! Nous nous entrevoyions mille fois et mille fois nous vous avons aidé. La densité de vos voix si proches nous nourrissait et dans la multitude tout nous était donné. On entendait le pétale choir sur la mousse, le gland sur la terre humide et le vagissement de vos enfants. Avides, nous buvions le gémissement des biches, le galop du cheval, l'envol du corbeau, les cris de guerre, le bruit des griffes dans la chair de la proie, le hurlement de l'arraché et l'ahanement des corps en sueur.

Nul n'avait prédit le retour du silence. Pas même quand l'air prit le goût du métal et du sang après que les aigles furent arrivés de Rome en cohortes. Pas même quand leurs sandales piétinèrent la mousse vive et que leur parole, rapide et dure, fit tomber ses

caractères anguleux sur la brume mystique et le souffle du monde. Nous marchions désormais comme au travers d'une haie de lances, une armée dense dont les pointes se levaient et s'abaissaient en un rythme soutenu et perpétuel.

Bien sûr, les sons furent longs à décroître. Nous gardions encore les fontaines, les grottes, les lacs, les pierres, les rivières et les forêts quand nous avons accueilli Le Marcheur et qu'ils ont gravé sa croix sur nos tombes. Il s'y mêlait des bruits nouveaux, le grincement de l'encensoir, le froissement de la bure ou celui du cilice. Puis ce fut le silence. C'est drôle comme le vagissement du nouveau-né est le dernier bruit qu'on entend, alors qu'on est déjà devenu pierre.

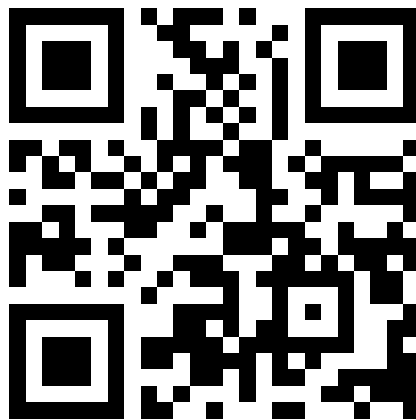
Et vous avez continué, crû, courant en avant de vous-même, rétrécissant vos vies à une course éperdue l'œil rivé sur un point devant vous qui toujours se dérobe. Vous vous êtes délesté de votre mémoire, qui s'est rétrécie, affaiblie, ajustée à ce que vous pensiez croire. Puis délesté de vous-même.

Le Temps pour vous est devenu ce Général Romain fatigué des longues batailles, à la tunique déchirée et poussiéreuse. Le sang a séché sur son manteau et le vieux glaive qu'il porte à la ceinture, bien qu'ébréché, garde son fil intact. C'est lui qui tranche et retranche, c'est lui qui dans vos nuits blanches, juste avant l'aube vous fait mettre genou en terre. Il est l'ombre sur laquelle vous trébuchez. Il se trouve devant et derrière vous, se tient posté dans un coin de votre âme, chuchote des choses inintelligibles pourtant compréhensibles. Votre course désormais s'enlise. Le Temps est venu pour vous aussi. Il vous talonne. Vous presse de vous souvenir de vous-mêmes. De vous souvenir de la terre, de vous rappeler votre mémoire.

De respirer enfin.

Avant de partir, de respirer.

Isabelle Vieville Degeorges



Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

www.lartenchemin.com

où vous pouvez retrouver et télécharger gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »